

Depuis presque un an, maintenant, il prend des photos d'objets abandonnés. Il y a au moins deux chantiers par jour, parfois jusqu'à six ou sept, et chaque fois que ses acolytes et lui pénètrent dans une nouvelle maison, ils se retrouvent face aux objets, aux

# PAUL AUSTER

# Sunset Park

roman traduit de l'américain par Pierre Furlan

innombrables objets jetés au rebut que les familles ont laissés en partant. Les absents ont tous fui précipitamment dans la honte et la confusion, et il est certain que, quel que soit le lieu où ils vivent à présent [...]

**ACTES SUD**

Extrait de la publication



## LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Parce qu’il s’est toujours senti coupable de la mort accidentelle de son demi-frère, Miles s’est banni de sa propre histoire. Il a quitté sa famille, abandonné ses études, et travaille, en Floride, à débarrasser les maisons désertées par les victimes des *subprimes*. Amoureux d’une fille trop jeune, passible de détournement de mineure, Miles fait bientôt l’objet d’un chantage et est obligé – encore une fois – de partir. Il trouve alors refuge à Brooklyn où son fidèle ami Bing Nathan squatte une maison délabrée, en compagnie de deux jeunes femmes, elles aussi condamnées à la marge par l’impossibilité d’exprimer ou de faire valoir leurs talents respectifs. Désormais Miles se trouve géographiquement plus proche de son père, éditeur indépendant qui tente de traverser la crise financière, de sauver sa maison d’édition et de préserver son couple. Confronté à l’écroulement des certitudes de toute une génération, il n’attend qu’une occasion pour renouer avec son fils afin de panser des blessures dont il ignore qu’elles sont inguérissables...

Avec ce roman sur l’extinction des possibles dans une société aussi pathétiquement désorientée qu’elle est démissionnaire, Paul Auster rend hommage à une humanité blessée en quête de sa place dans un monde interdit de mémoire et qui a substitué la violence à l’espoir.

PAUL AUSTER

*Paul Auster vit à Brooklyn. Ses livres sont traduits dans le monde entier.*

DU MÊME AUTEUR AUX ÉDITIONS ACTES SUD

- TRIOLOGIE NEW-YORKAISE :
- vol. 1 : *CITÉ DE VERRE*, 1987 ;
  - vol. 2 : *REVENANTS*, 1988 ;
  - vol. 3 : *LA CHAMBRE DÉROBÉE*, 1988 ; Babel n° 32.
- L'INVENTION DE LA SOLITUDE*, 1988 ; Babel n° 41.
- LE VOYAGE D'ANNA BLUME*, 1989 ; Babel n° 60.
- MOON PALACE*, 1990 ; Babel n° 68.
- LA MUSIQUE DU HASARD*, 1991 ; Babel n° 83.
- LE CONTE DE NOËL D'AUGGIE WREN*, hors commerce, 1991.
- L'ART DE LA FAIM*, 1992.
- LE CARNET ROUGE*, 1993.
- LE CARNET ROUGE / L'ART DE LA FAIM*, 2008 ; Babel n° 133.
- LÉVIATHAN*, 1993 ; Babel n° 106.
- DISPARITIONS*, coédition Unes / Actes Sud, 1994.
- MR VERTIGO*, 1994 ; Babel n° 163.
- SMOKE / BROOKLYN BOOGIE*, 1995 ; Babel n° 255.
- LE DIABLE PAR LA QUEUE*, 1996 ; Babel n° 379.
- LA SOLITUDE DU LABYRINTHE* (entretien avec Gérard de Cortanze), 1997 ; Babel n° 662, édition augmentée.
- LULU ON THE BRIDGE*, 1998.
- TOMBOUCTOU*, 1999 (coéd. Leméac) ; Babel n° 460.
- LAUREL ET HARDY VONT AU PARADIS* suivi de *BLACK-OUT* et *CACHE-CACHE*, Actes Sud-Papiers, 2000.
- LE LIVRE DES ILLUSIONS* (coéd. Leméac), 2002 ; Babel n° 591.
- CONSTAT D'ACCIDENT* (coéd. Leméac), 2003 ; Babel n° 630.
- HISTOIRE DE MA MACHINE À ÉCRIRE* (avec Sam Messer), 2003.
- LA NUIT DE L'ORACLE* (coéd. Leméac), 2004.
- BROOKLYN FOLLIES* (coéd. Leméac), 2005 ; Babel n° 785.
- DANS LE SCRIPTORIUM* (coéd. Leméac), 2007.
- LA VIE INTÉRIEURE DE MARTIN FROST* (coéd. Leméac), 2007 ; Babel n° 935.
- SEUL DANS LE NOIR* (coéd. Leméac), 2010 ; Babel n° 1063.
- INVISIBLE* (coéd. Leméac), 2010.
- En collection Thesaurus :
- ŒUVRE ROMANESQUE*, t. I, 1996.
- ŒUVRE ROMANESQUE ET AUTRES TEXTES*, t. II, 1999.
- ŒUVRE ROMANESQUE*, t. III, 2010.

Titre original :  
*Sunset Park*  
Editeur original :  
Henry Holt and Company, LLC, New York  
© Paul Auster, 2010

© ACTES SUD, 2011  
pour la traduction française  
ISBN 978-2-330-02186-3

© LEMÉAC ÉDITEUR, 2011  
pour la traduction en langue française au Canada  
ISBN 978-2-7609-0756-0



PAUL AUSTER

# Sunset Park

roman traduit de l'américain  
par Pierre Furlan

*ACTES SUD*





MILES HELLER



Depuis presque un an, maintenant, il prend des photos d'objets abandonnés. Il y a au moins deux chantiers par jour, parfois jusqu'à six ou sept, et chaque fois que ses acolytes et lui pénètrent dans une nouvelle maison, ils se retrouvent face aux objets, aux innombrables objets jetés au rebut que les familles ont laissés en partant. Les absents ont tous fui précipitamment dans la honte et la confusion, et il est certain que, quel que soit le lieu où ils vivent à présent (s'ils ont trouvé un endroit où vivre et ne sont pas en train de camper dans les rues), leur nouveau logement est plus petit que la maison qu'ils ont perdue. Chacune de ces maisons est une histoire d'échec – de faillite, de cessation de paiement, de dette et de saisie – et il s'est chargé personnellement de relever les dernières traces encore perceptibles de ces vies éparpillées afin de prouver que les familles disparues ont jadis vécu là, que les fantômes de gens qu'il ne verra ni ne connaîtra jamais restent présents dans les débris qui jonchent leur maison vide.

On appelle son travail de l'enlèvement de rebuts ; il fait partie d'une équipe de quatre hommes employés par la Dunbar Realty Corporation, laquelle sous-traite ses services de "préservation de domicile" pour les banques locales qui, désormais, possèdent les propriétés en question. Les vastes

terres plates du Sud de la Floride regorgent de ces constructions orphelines, et comme les banques ont intérêt à les revendre au plus vite, les logements vidés doivent être nettoyés, réparés et mis en état d'être montrés à des acheteurs éventuels. Dans un monde en train de s'écrouler, un monde de ruine économique et de misère implacable toujours plus étendue, l'enlèvement des rebuts est l'une des rares activités en plein essor dans cette région. Il a de la chance d'avoir trouvé ce travail, ça ne fait pas de doute. Il ignore combien de temps encore il va pouvoir le supporter, mais la rémunération est correcte et, dans un pays où les emplois se font de plus en plus rares, c'est sans conteste une bonne place.

Au début, il était stupéfait par le désordre et la crasse, l'état d'abandon. Rares sont les fois où il pénètre dans une maison que ses anciens propriétaires ont laissée impeccable. Le plus souvent, une éruption de violence ou de rage, un déchaînement de vandalisme irraisonné se sera produit au moment du départ : depuis les robinets ouverts au-dessus de lavabos et les baignoires qui débordent jusqu'aux murs défoncés à coups de masse, couverts de graffitis obscènes ou criblés d'impacts de balles, sans parler des tuyaux en cuivre arrachés, des moquettes tachées d'eau de Javel et des tas de merde déposés sur le plancher du séjour. Il est possible qu'il s'agisse là de cas extrêmes, d'actes impulsifs déclenchés par la rage d'être dépossédé, de messages de désespoir répugnants mais compréhensibles ; et s'il n'est pas toujours saisi par le dégoût quand il entre dans une maison, jamais cependant il n'ouvre une porte sans un sentiment de crainte. Inévitablement, la première chose contre laquelle il doit lutter, c'est l'odeur, la violence de l'air fétide qui assaille ses narines, les relents omniprésents où se mêlent moisi, lait aigre, litière de

chat, cuvettes de W.-C. maculées d'ordure et nourriture en train de pourrir sur le plan de travail de la cuisine. Même laisser l'air frais s'engouffrer par les fenêtres ouvertes ne parvient pas à chasser ces odeurs ; même tout enlever avec la plus grande minutie et la plus grande attention n'arrive pas à effacer la puanteur de la défaite.

Et puis, toujours, il y a les objets, les choses qu'on a possédées et oubliées, *les choses abandonnées*. Les photos que Miles a prises se comptent déjà par milliers et, dans ses archives qui ne cessent de se multiplier, figurent des images de livres, de chaussures, de tableaux peints à l'huile, de pianos et de grille-pain, de poupées, de services à thé, de chaussettes sales, de téléviseurs et de jeux de société, de robes de soirée et de raquettes de tennis, de sofas, de lingerie en soie, de pistolets à calfeutrer, de punaises, de figurines d'action en plastique, de tubes de rouge à lèvres, de carabines, de matelas décolorés, de couteaux et de fourchettes, de jetons de poker, d'une collection de timbres ou encore d'un canari mort couché sur le sol de sa cage. Il n'a aucune idée de ce qui le force à prendre ces photos. Il sait bien que c'est une activité vaine qui ne peut rien apporter à quiconque, et pourtant, chaque fois qu'il entre dans une maison, il a la sensation que les objets l'appellent, lui parlent avec la voix des gens qui ne sont plus là, qu'ils lui demandent de les regarder une dernière fois avant qu'ils ne soient charriés ailleurs. Les autres membres de l'équipe se moquent de son obsession photographique, mais il ne fait pas attention à eux. A son avis, ils n'ont guère d'importance et il les méprise tous : Victor, leur chef d'équipe à l'encéphalogramme plat ; Paco le moulin à paroles qui bégaie ; et le gros Freddy au souffle court qui ne cesse d'ahaner – les trois mousquetaires de malheur. Selon la loi, tous les

objets récupérables excédant une certaine valeur marchande doivent être livrés à la banque qui est elle-même dans l'obligation de les restituer à leur propriétaire, mais les collègues de Miles s'emparent de tout ce qu'ils veulent sans jamais y réfléchir à deux fois. Il passe pour un imbécile parce qu'il dédaigne ce butin que constituent les bouteilles de whisky, les postes de radio, les lecteurs de CD, un équipement de tir à l'arc, des magazines pornos, mais il ne veut rien d'autre que ses photos : pas les choses mêmes, mais les images des choses. Depuis quelque temps déjà, il prend sur lui de parler le moins possible quand il est au travail. Paco et Freddy se sont mis à l'appeler *El Mudo*, le Muet.

Il a vingt-huit ans et, pour autant qu'il sache, pas la moindre ambition. Pas d'ambition dévorante, en tout cas, et aucune idée claire de ce que pourrait impliquer pour lui la construction d'un avenir plausible. Il sait qu'il ne va pas rester en Floride beaucoup plus longtemps, que le moment est proche où il va éprouver le besoin de repartir, mais tant que ce besoin n'a pas mûri en nécessité d'agir, il se satisfait de demeurer dans le présent sans penser à l'avenir. S'il y a quelque chose qu'il a accompli pendant les sept années et demie qui se sont écoulées depuis qu'il a quitté l'université et qu'il se débrouille tout seul, c'est bien d'être capable de vivre dans le présent, de se limiter à l'ici et maintenant ; et même si l'on peut imaginer des réalisations davantage dignes d'éloges, il lui a fallu, pour y parvenir, une discipline et un contrôle de soi considérables. Ne pas avoir de projets, c'est-à-dire n'avoir ni envies ni espoirs, se satisfaire de son lot, accepter ce que le monde vous octroie chaque jour d'un coucher de soleil au suivant – pour vivre de cette manière, il faut désirer très peu, aussi peu qu'il est humainement possible.

Petit à petit, il a rogné ses désirs jusqu'à ce qui frôle désormais le minimum absolu. Il a supprimé les cigarettes et l'alcool, ne mange plus au restaurant, ne possède pas de téléviseur, de radio ou d'ordinateur. Il aimerait échanger sa voiture contre un vélo, mais il ne peut pas se débarrasser de sa voiture parce que les distances qu'il doit couvrir pour son travail sont trop importantes. Cela vaut aussi pour le téléphone portable qu'il trimballe dans sa poche : il souhaiterait ardemment le jeter à la poubelle, mais il en a besoin pour son travail et, par conséquent, ne peut s'en passer. Peut-être s'est-il fait plaisir en s'accordant un appareil photo numérique, mais étant donné la monotonie de l'interminable routine des travaux de débarras et leur côté pénible, il a l'impression que cet appareil lui sauve la vie. Comme il habite dans un petit appartement et dans un quartier pauvre, son loyer est modique, et, à part ses dépenses pour les nécessités de base, le seul luxe qu'il s'autorise consiste à acheter des livres – des éditions de poche et, en général, des romans, américains ou britanniques, ou encore des romans étrangers traduits –, mais au bout du compte les livres relèvent moins du luxe que de la nécessité, et la lecture est une addiction dont il ne souhaite pas être guéri.

S'il n'y avait pas cette fille, il s'en irait sans doute avant la fin du mois. Il a économisé suffisamment d'argent pour aller là où il veut, et indubitablement il en a plus qu'assez du soleil de Floride – dont, après une étude poussée, il pense désormais qu'il fait à l'âme plus de mal que de bien. A son avis, c'est un soleil machiavélique, hypocrite, et la lumière qu'il produit, au lieu d'illuminer les choses, les obscurcit – il vous aveugle par ses rayonnements constants et trop brillants, vous pilonne de ses bouffées d'humidité vaporeuse, vous déstabilise

par ses reflets aux allures de mirages et ses miroitements de vagues de néant. Tout cela scintille et vous éblouit mais ne vous apporte rien de substantiel, aucun calme, aucun répit. C'est pourtant sous ce soleil que, pour la première fois, il a aperçu cette fille, et comme il ne peut pas se résoudre à la quitter, il continue à vivre avec le soleil, à tenter de se réconcilier avec lui.

Elle s'appelle Pilar Sanchez, et il l'a rencontrée il y a six mois dans un parc public – une rencontre purement fortuite par une fin de samedi après-midi au milieu du mois de mai, la plus improbable d'entre les rencontres improbables. Elle était assise dans l'herbe en train de lire un livre, et, à moins de trois mètres d'elle, il était lui aussi assis dans l'herbe à lire un livre qui s'est avéré être le même, dans la même édition de poche – *Gatsby le Magnifique* –, un roman qu'il lisait pour la troisième fois depuis que son père le lui avait offert pour son seizième anniversaire. Il était assis là depuis vingt ou trente minutes, plongé dans le livre et donc séparé par un mur de ce qui l'entourait, lorsqu'il entendit quelqu'un rire. Il se retourna et, lors de ce premier et fatal coup d'œil vers la fille qui, assise là, lui souriait et montrait du doigt le titre de son livre, il eut l'impression qu'elle n'avait même pas seize ans, et qu'en plus c'était une fille, une fillette en vérité, une petite adolescente qui portait un short moulant taillé dans un jean, des sandales, et un minuscule haut sans manches, les mêmes vêtements que n'importe quelle fille à moitié séduisante porte dans toutes les régions méridionales de cette Floride brûlante, pailletée de soleil. Un bébé, rien de plus, s'était-il dit, et pourtant elle était là avec ses membres lisses et dénudés, son visage alerte et souriant, et lui à qui presque rien ni personne n'arrache jamais de sourire plongeait



son regard dans ses yeux sombres et vifs et lui rendit son sourire.

Six mois plus tard, elle est toujours mineure. Selon son permis de conduire, elle a dix-sept ans et n'en aura pas dix-huit avant mai. Par conséquent, il doit agir prudemment avec elle en public, éviter à tout prix tout ce qui serait susceptible d'éveiller les soupçons de lubriques individus, car un simple coup de téléphone à la police de la part d'un quelconque de ces fouineurs excités pourrait facilement le faire atterrir en prison. Tous les matins, sauf le week-end ou les jours fériés, il la conduit au lycée John F. Kennedy où elle est en dernière année et se débrouille bien – elle aspire à des études supérieures et, ensuite, à une vie d'infirmière diplômée –, mais il ne la dépose pas devant l'établissement. Ce serait trop risqué. Un enseignant ou un employé pourrait les apercevoir ensemble dans la voiture et ainsi donner l'alerte ; aussi s'arrête-t-il doucement trois ou quatre rues avant Kennedy et la fait-il descendre là. Il ne l'embrasse pas pour lui dire au revoir. Il ne la touche pas. Sa retenue attriste Pilar qui, elle, se considère déjà comme une femme adulte, mais elle accepte cette indifférence feinte parce qu'il lui a dit qu'elle devait l'accepter.

Les parents de Pilar ont été tués dans un accident de voiture il y a deux ans, et, jusqu'à ce qu'elle ait emménagé dans l'appartement de Miles en juin dernier, à la fin de l'année scolaire, elle vivait avec ses trois sœurs aînées dans la maison familiale. Maria, vingt ans ; Teresa, vingt-trois ans, et Angela, vingt-cinq ans. Maria est inscrite dans un centre où elle fait des études d'esthéticienne. Teresa travaille au guichet d'une banque locale. Angela, la plus jolie de la bande, est hôtesse dans un bar de luxe. Selon Pilar, il lui arrive de coucher avec des

clients contre de l'argent. Pilar s'empresse d'ajouter qu'elle adore Angela, qu'elle adore toutes ses sœurs, mais qu'elle est contente d'avoir quitté la maison maintenant, une maison trop chargée de souvenirs de sa mère et de son père ; et puis, elle ne peut pas s'en empêcher, mais elle en veut à Angela de faire ce qu'elle fait, elle trouve que c'est un péché, pour une femme, de vendre son corps, et elle est soulagée de ne plus se disputer avec elle à ce sujet. Oui, dit-elle à Miles, son appartement est un petit endroit minable de rien du tout, tandis que la maison était bien plus grande et plus confortable, mais, dans l'appartement, il n'y a pas de Carlos junior, dix-huit mois, et ça aussi c'est un immense soulagement. Le fils de Teresa n'est certes pas détestable en tant qu'enfant, et puis que peut faire Teresa dont le mari est militaire en Irak et qui rentre si tard de la banque, mais cela ne lui donne pas le droit de refiler le baby-sitting à sa petite sœur un jour sur deux. Pilar a eu beau vouloir se montrer brave fille, elle n'a pu s'empêcher d'en être froissée. Elle a besoin de temps à elle pour étudier, elle veut faire quelque chose de sa vie, et comment le pourrait-elle si elle est occupée à changer des couches ? Les bébés, c'est bien pour les autres, mais elle n'en veut rien savoir pour elle. Merci bien, dit-elle, non merci.

Il s'émerveille de l'esprit et de l'intelligence de Pilar. Même le premier jour, quand ils étaient assis dans le parc à parler de *Gatsby le Magnifique*, il a été impressionné de voir qu'elle lisait le roman de sa propre initiative et pas parce qu'un professeur en avait imposé la lecture, et puis, la conversation se poursuivant, il a été doublement impressionné quand elle s'est mise à soutenir que le personnage le plus important du livre n'était pas Daisy ou Tom, ni même Gatsby, mais Nick Carraway.

Il lui a demandé d'expliquer. C'est parce que c'est lui qui raconte l'histoire, a-t-elle dit. C'est le seul personnage qui ait les pieds sur terre, le seul capable de regarder plus loin que lui-même. Les autres sont tous des gens paumés et superficiels, et, sans la compassion et la compréhension de Nick, nous ne pourrions rien ressentir pour eux. Le livre repose sur Nick. Si l'histoire avait été racontée par un narrateur omniscient, elle fonctionnerait deux fois moins bien.

*Narrateur omniscient.* Elle sait ce que cette expression signifie, de même qu'elle comprend quand on parle de *mise en suspens volontaire de l'incrédulité*, de *biogénèse*, d'*antilogarithmes*, de *Brown contre le Bureau de l'éducation*\*. Comment est-il possible, se demande-t-il, qu'une jeune fille telle que Pilar Sanchez, dont le père, né à Cuba, a travaillé toute sa vie comme facteur et dont les trois sœurs aînées se satisfont du marécage monotone de leur routine quotidienne, ait pu se révéler aussi différente du reste de sa famille ? Pilar a envie de savoir des choses, elle a des projets, elle travaille dur, et Miles est plus qu'heureux de l'encourager, de faire tout ce qu'il peut pour l'aider à s'instruire davantage. Depuis le jour où elle est partie de chez elle pour venir habiter avec lui, il l'entraîne à s'exercer aux subtilités qui lui permettront d'avoir un bon score à l'examen d'entrée à l'université ; il revoit chaque devoir qu'elle doit préparer à la maison, il lui apprend les rudiments du calcul intégral (qui n'est pas enseigné au lycée de Pilar), et lui a lu à haute voix des douzaines de romans, de nouvelles et de poèmes. Lui, le jeune homme sans

\* Arrêt par lequel la Cour suprême des Etats-Unis, en 1954, a déclaré inconstitutionnelle la ségrégation raciale dans les écoles publiques. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

ambition qui a laissé tomber l'université et dédaigné les fastes de son existence privilégiée de naguère, a entrepris de devenir ambitieux pour Pilar, de la pousser aussi loin qu'elle veut aller. La priorité, ce sont les études supérieures, un établissement de qualité qui pourra lui accorder une bourse complète, et, une fois qu'elle y sera, il a l'impression que le reste suivra. Pour l'instant, elle rêve de devenir infirmière diplômée, mais cela finira par changer, il en est certain, et il est tout à fait sûr qu'elle a en elle ce qu'il faut pour entrer un jour en faculté de médecine et devenir médecin.

C'est elle qui a proposé de venir habiter avec lui. Il ne serait jamais venu à l'esprit de Miles de suggérer quelque chose d'aussi audacieux, mais Pilar était déterminée, poussée à la fois par le désir de s'échapper et enchantée par l'idée de dormir avec lui nuit après nuit, et dès lors qu'elle l'a imploré d'aller voir Angela, le principal soutien de famille du clan et donc la personne ayant le dernier mot pour toutes les décisions concernant la famille, il a rencontré l'aînée des filles Sanchez et a réussi à la convaincre. Au départ elle rechignait, prétextant que Pilar était trop jeune et trop inexpérimentée pour qu'on puisse envisager un pas aussi gigantesque. Oui, elle savait bien que sa sœur était amoureuse de lui, mais elle n'approuvait pas cet amour à cause de leur différence d'âge qui signifiait que, tôt ou tard, il se lasserait de ce joujou adolescent et l'abandonnerait le cœur brisé. Il a répondu que c'était probablement le contraire qui se produirait, que c'était lui qui allait se retrouver abandonné, le cœur brisé. Puis, évacuant la question du cœur et des sentiments, il a présenté son cas en termes purement pratiques. Pilar, a-t-il dit, n'avait pas de travail et grevait les finances familiales, alors qu'il était dans une situation lui permettant de la

soutenir financièrement et de leur ôter la charge qu'elle représentait. Ce n'était quand même pas comme s'il l'enlevait pour l'emmener en Chine. Leur maison était à un quart d'heure à pied de son appartement, et elles pourraient la voir aussi souvent qu'elles le souhaitaient. Pour conclure l'affaire, il leur a fait des cadeaux, un certain nombre de choses dont elles avaient terriblement envie mais qu'elles n'avaient pas assez d'argent pour acheter. A la stupeur de ses trois bouffons de collègues de travail et en dépit de toutes leurs railleries, il a temporairement renversé sa position sur ce qu'autorisait ou pas la déontologie du débarras, et, dès la semaine suivante, il barbotait de sang-froid un téléviseur à écran plat pratiquement neuf, une cafetière électrique haut de gamme, un tricycle rouge, trente-six films (parmi lesquels toute la série *Le Parrain* en coffret de collection), un miroir de maquillage de qualité professionnelle, un service de verres à vin en cristal, et il en a dûment fait cadeau à Angela et à ses sœurs afin d'exprimer sa gratitude. En d'autres termes, si Pilar vit à présent avec lui, c'est parce qu'il a soudoyé la famille. Qu'il l'a achetée.

Oui, elle est amoureuse de lui, et oui, malgré ses scrupules et ses hésitations intérieures, il l'aime en retour, si improbable que la chose paraisse à ses propres yeux. Notons ici, pour mémoire, que Miles n'est pas quelqu'un qui fait spécialement une fixation sur des filles jeunes. Jusqu'à présent, toutes les femmes qu'il a connues ont eu à peu près le même âge que lui. Pilar ne représente donc pas pour lui l'incarnation d'un quelconque type féminin idéal – elle est tout simplement elle-même, un petit bout de chance sur laquelle il est tombé un après-midi dans un parc public, une exception à toutes les règles. Il est, par ailleurs, incapable de s'expliquer pourquoi elle l'attire. Il admire son

intelligence, certes, mais cela pèse peu, au bout du compte, puisqu'il a, par le passé, déjà admiré l'intelligence d'autres femmes sans être le moins du monde attiré par elles. Il la trouve jolie, mais pas exceptionnellement, ni belle d'aucun point de vue objectif (même si l'on peut dire que toute fille de dix-sept ans est belle pour la simple raison que toute jeunesse est belle). Mais peu importe. Ce n'est ni pour son corps ni pour son esprit qu'il est tombé amoureux d'elle. De quoi s'agit-il, alors ? Qu'est-ce qui le retient, alors que tout lui dit qu'il devrait partir ? Peut-être la manière dont elle le regarde, cette férocité dans ses yeux et l'intensité profonde qui les anime quand elle l'écoute parler, la sensation qu'elle lui donne d'être entièrement présente quand ils sont ensemble, l'impression qu'il est, pour elle, la seule personne qui existe sur terre.

Parfois, quand il prend son appareil photo et lui montre ses images d'objets abandonnés, elle a les yeux qui se remplissent de larmes. Il y a chez elle un côté doux et sentimental qu'il ressent comme presque comique, et pourtant il est touché par cette douceur, cette vulnérabilité à la souffrance d'autrui, et comme elle sait aussi être très dure, très bavarde et capable de rire à profusion, il n'arrive jamais à prévoir quelle partie d'elle va surgir à un moment donné. Même si c'est éprouvant dans l'immédiat, il a l'impression qu'à plus long terme tout est pour le mieux. Lui qui s'est tant privé pendant tant d'années, qui est resté si impassible dans l'abnégation, qui a appris à contenir ses colères et à se laisser, avec un détachement froid et entêté, dériver dans le monde, est lentement revenu à la vie en se confrontant aux excès émotifs de Pilar, à son explosivité, à ses larmes mièvres devant l'image d'un ours en peluche abandonné, d'un vélo cassé ou d'un vase de fleurs fanées.

La première fois qu'ils ont couché ensemble, elle lui a assuré qu'elle n'était plus vierge. Il l'a crue sur parole, mais quand est arrivé le moment où il allait la pénétrer, elle l'a repoussé et lui a dit qu'il ne devait pas faire ça. Le *trou à maman* était défendu, lui a-t-elle dit, totalement interdit au membre viril. La langue et les doigts étaient acceptables, mais pas le membre, à aucune condition, à aucun moment – jamais. Il n'avait aucune idée de ce dont elle parlait. Ne portait-il pas un préservatif ? Ils étaient protégés et il n'y avait pas lieu de s'inquiéter pour quoi que ce soit. Ah, avait-elle répondu, c'était là qu'il se trompait. Teresa et son mari avaient toujours cru aux capotes, eux aussi, et regarde ce qui leur est arrivé. Rien n'effrayait davantage Pilar que l'idée de tomber enceinte, et jamais elle ne mettrait son destin en péril en le confiant à l'un de ces préservatifs douteux. Elle préférait se tailler les veines ou sauter d'un pont que se retrouver enceinte. Est-ce qu'il comprenait ça ? Oui, il le comprenait, mais que faire, alors ? Le *trou rigolo*, dit-elle, c'est Angela qui lui en avait parlé. Il dut admettre que, d'un point de vue strictement biologique, c'était la forme de contraception la plus sûre au monde.

Depuis six mois, maintenant, il respecte les souhaits de Pilar et ne fait pénétrer son membre que dans le trou rigolo, ne mettant dans le trou à maman rien de plus que sa langue et ses doigts. Telles sont les anomalies et les particularités de leur vie amoureuse, laquelle est, néanmoins, une vie amoureuse pleine de richesses, un partenariat splendidement érotique dont aucun signe ne laisse à penser qu'il s'affaiblira de sitôt. Au bout du compte, c'est cette complicité sexuelle qui l'attache si fort à elle et le maintient dans ce torride nulle part de maisons vides et dévastées. La peau de Pilar l'ensorcelle.

Sa jeune bouche ardente l'a fait prisonnier. Il est chez lui dans le corps de cette fille, et si jamais il trouvait le courage de partir, il sait qu'il le regretterait jusqu'à la fin de ses jours.